

Que fera cette épreuve de nous ?

Simona Modreanu

Mon premier élan a été de retourner la question « que ferons-nous de cette épreuve ? » : « *que fera cette épreuve de nous ?* » Car elle est à coup sûr en train de changer notre vie, de nous entraîner vers une mue essentielle, atteignant nos assises ontologiques, spirituelles, matérielles.

Sans chercher trop loin ou se dissimuler derrière des artifices rhétoriques, il est peut-être temps d'admettre que nous changeons de paradigme civilisationnel. En soi, ce n'est pas dramatique. Bientôt, on sortira de notre confinement dans un tout autre monde. Ces quelques mois auront eu raison d'un mode de vie et de pensée, d'un système de certitudes, de repères et de valeurs que nous avons patiemment édifiés pendant des siècles, sinon des millénaires. Une urgence vitale nous est tombée dessus, qui ne concerne pas exclusivement notre survie immédiate, c'est bien davantage une remise en question fondamentale, une secousse qui va jusqu'au fin fond de ces cellules attaquées à présent par un ennemi invisible. Il nous est actuellement impossible de regarder au-delà du plan physique, de la douleur, de la fureur, de l'incompréhension devant ce qui nous arrive et de l'angoisse de se perdre ou de perdre des êtres chers.

Toutefois, pour peu qu'on prenne du recul, on s'apercevra de plusieurs choses. Tout d'abord, rappelons-nous qu'il y a un an, nous étions tous pétrifiés, terrifiés devant les images d'un symbole universel dévoré par les flammes : la cathédrale Notre-Dame de Paris s'effondrait sous nos yeux, après plus de mille ans de gloire inaltérable. On était tellement habitué à la voir qu'on ne la voyait plus. On la visitait, on la filmait, on achetait son image sur toutes sortes de babioles, mais on ne la voyait plus. Ce fut un signe. Poignant. Sur le champ, le monde entier s'en est ému, les visions de cauchemar on fait le tour de la planète, et puis... plus rien. On l'a oublié, d'autres désastres ont pris le relais. Or, il m'est impossible de ne pas songer, à ce propos, aux paroles de Mircea Eliade, qui écrivait dans *Noces au paradis* : « *Peut-être qu'un jour on m'a fait signe, que l'on m'a montré quelque chose du doigt... Il serait effrayant que dans tout ce cosmos si harmonieux, si parfait et si égal à lui-même, seule la vie de l'homme fût livrée au hasard, que seul son destin n'eût aucun sens...* »

Il y certainement un sens dans ce qui nous arrive. Sommes-nous capables de le lire, derrière l'affolement apparent ?

Les systèmes politiques, idéologiques, économiques, sociaux seront tous remis en question car défailants quant aux attentes humaines, qui vont plus loin que le consumérisme imbécile et nivellateur, des panses bien remplies ou les derniers gadgets. Tous ces objets de désir incorporent leur propre inanité. Il n'y a rien derrière. Les réseaux sociaux eux-mêmes éprouvent leurs limites. Le virtuel est impuissant devant la moindre attaque du réel. La solidarité discursive et rhizomique s'étiole sur le seuil de chaque maison. Les émotions transcontinentales s'épuisent devant la télé, la belle construction européenne rétrécit derrière les frontières qui se ferment, l'unité nationale, les replis régionaux, la rivalité des cités se réveillent de leurs assoupissements, les voisins s'épient, les amis tournent la tête en se croisant dans la rue, les amoureux ne s'embrassent plus... le virus nous réduit à notre propre essence, nous confronte à notre propre image, en creux, et nous oblige à repartir de zéro, à nous réapproprier le sacré de l'être, dans tout son immense potentiel bafoué depuis trop longtemps. Une fois qu'on aura compris combien peu il nous faut vraiment pour être heureux, pour être présents dans notre vie et dans celle des proches, consubstantiels à ce qui nous dépasse, on pourra rouvrir les bras aux autres et commencer à construire à nouveau, ensemble.

Mais avant, il nous faut traverser le désert et réapprendre à mourir. À mourir du dedans et parfois du dehors, pour que la renaissance soit possible. L'humanité a connu des crises mille fois pires le long de son existence : guerres, épidémies, catastrophes climatiques. Cependant, il n'y a jamais eu pareille terreur, confusion, désarroi. C'est que chacun de nous sent, à sa façon, de manière souvent diffuse, qu'un monde est sur le point de rendre son âme. Précisément parce qu'il n'en avait plus, d'âme. Un autre monde naîtra, sur des bases différentes. Et puis, on est désemparés et apeurés car ce n'est pas simplement notre âme qu'on a volée, on nous a également obligés à couper le lien ineffable de la vie et de la mort, on nous a fait négliger l'accès à d'autres niveaux de réalité, on nous a leurrés de l'absurde promesse de la vie éternelle sur terre. Il n'était plus question autour de nous que de jeunesse sans vieillesse, du culte de la beauté, de cryogénie et d'amélioration génétique. On a commencé à oublier notre statut d'êtres de passage, notre vulnérabilité foncière, notre place dans la nature et dans l'univers, le réseau de rapports harmoniques que nous étions censés entretenir. Les avancées de la science, de la technologie, la conscience d'une supériorité de race nous ont rendu présomptueux... et faibles. Depuis des décennies on essaie de contourner la mort, depuis des décennies on fait taire la voix du sacré en nous, on se moque de la foi en quelque chose qui nous dépasse, on veut croire qu'on est autosuffisants et invincibles. Or, le courage, la solidarité, l'amour ne fleurissent pas dans une sphère aseptisée, factice, qui entretient des chimères redoutables. Il est insensé de penser que le progrès nous met à l'abri de la mort, de

la maladie, de la caducité de la chair. Le progrès est indéniablement bénéfique à plusieurs égards, mais il devient dangereux quand il va contre la nature. Rappelons-nous que le carnaval moyenâgeux était vrai en ce sens que, en mettant le monde à l'envers, en abolissant le temps, en laissant la mort couler dans la vie et la lumière renaître de la nuit, il remplissait les fonctions sociales et symboliques d'une transgression naturelle, dont on ne garde aujourd'hui que les clinquants simulacres de Venise ou de Rio. La peur de la mort n'évite pas l'échéance. Mais la pensée de la mort, calme et sereine, peut nous aider à repenser notre vie, à la remettre sur les rails. Dans la solitude d'abord, pour plonger jusqu'aux racines croyantes de notre âme délestée du futile et de l'inessentiel, dans l'ouverture aimante par la suite.

Le virus nous rend à notre modestie et nous révèle en tant que sublimes vivants à brève échéance.